L'arabe continua a être parlé bien après la conquête catalano-aragonaise, et fut langue « officielle » jusqu'au XVIe s. Il était connu et utilisé par un nombre assez élevé de chrétiens, en raison de leurs contacts journaliers avec les « maures ». Il y a donc conflit linguistique à partir de la conversion forcée, qui coïncida avec le désir, clairement exprimé par le parti ecclésiastique, d'« extirper leur langue » et on peut parler de diglossie passive. Si l'on préfère le terme de bilinguisme, force est de reconnaître que les deux langues n'étaient point accessibles à la majorité des valenciens.

L'arabe valencien était ressenti comme différent des dialectes arabes parlés en Castille et à Grenade. L'A., après s'être efforcé d'en délimiter les frontières géographiques, s'attache à décrire ses particularités phonétiques, morphologiques et syntaxiques, ainsi que les nombreux emprunts romans (pp. 204-210). Soulignons qu'il semblerait (p. 17) que « l'utilisation, faite par les chrétiens, de l'arabe en tant que langue de communication avec les musulmans, paraît être due à une tradition séculaire. Ce phénomène avait existé aussi dans d'autres régions de l'Espagne, mais seulement comme « langage scientifique », jamais comme langue vivante employée pour les relations socio-économiques. Il semblerait donc qu'à Valence, seigneurs, prêtres, paysans, écrivains publics, maîtresses de maison, connaissaient l'arabe et l'utilisaient dans leurs rapports avec les musulmans. Mais alors, ne se pourrait-il pas que ces derniers n'aient pas eu besoin de connaître d'autre langue que la leur ? » Une hypothèse à retenir et à approfondir, car elle remettrait en cause la façon même de poser le problème de la survivance de la communauté arabo-musulmane valencienne ...

Une légère critique de « lecteur » : le fait de donner une bibliographie particulière à la fin de chaque chapitre est gênant et donne lieu à des répétitions qui auraient pu être évitées par une seule bibliographie globale. Le système adopté pour les notes et citations est certes économique en termes d'impression mais irritant pour le chercheur. Signalons aussi quelques « coquilles » (pp. 58, 64, 135, etc.) et l'emploi occasionnel d'une terminologie « misleading », le *fief* d'Ibn Labbūn (p. 133). Mais ces quelques observations ne sauraient ternir la valeur de l'ouvrage en soi. Celle-ci tient à la logique du plan suivi, à la richesse de ses références directes aux sources premières et à son emploi judicieux de la bibliographie pertinente. Le travail de l'A. — tant du point de vue des recherches archivistiques menées à bien que de celui de l'étude historique et linguistique réalisée — est digne de félicitations et on ne peut qu'espérer qu'il le continue et le complète.

Pedro CHALMETA
(Université de Madrid)

Robert I. BURNS, *Muslims, Christians and Jews in the Crusader Kingdom of Valencia : Societies in Symbiosis.* Cambridge Iberian and Latin American Studies, Cambridge University press, Cambridge (G.B.), 1984. xx + 363 p.

Faisant suite à trois autres ouvrages consacrés à l'Eglise (*The Crusader Kingdom of Valencia,* 1967), et à la situation sociale (*Islam under the Crusaders,* 1973) et fiscale (*Medieval Colonialims : Post-crusade Exploitation of islamic Valencia,* 1975) des musulmans dans le royaume chrétien

BCAI 3 (1986) R.I. Burns: Muslims, Christians and Jews in the Crusader Kingdom of Valencia, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de Valence au lendemain de la reconquête (1233-1245), ce livre contient une série d'études portant sur divers aspects de la société pluri-religieuse qui caractérise cette région au XIIIe siècle. Après une importante introduction concernant l'historiographie de la transition de l'époque musulmane à l'époque chrétienne, qui occupe les 50 premières pages de l'ouvrage (« Muslim-Christian conflict and contact : Mudejar methodology »), le P. Burns étudie successivement deux « chartes de peuplement » ou « capitulations » concédées par le roi d'Aragon à des communautés musulmanes valenciennes non pas à l'époque même de la reconquête, mais quelques décennies plus tard, dans le dernier quart du siècle (« Surrenders constitutions : the Islamic communities of Eslida and Alfandech »), les « rêves de conversion » des musulmans entretenus par certains secteurs de l'Eglise de l'époque et leurs applications dans le Levant espagnol, la course chrétienne sur mer à partir du nouveau royaume. Suivent deux chapitres sur les Juifs valenciens du XIIIe siècle, une mise au point sur le problème de l'arabisation linguistique de la communauté mudéjare, un travail sur les limites territoriales des diverses entités de peuplement (bourgades, châteaux, villages ...) héritées de l'époque musulmane. L'ouvrage se termine par un commentaire approfondi d'un traité célèbre dans l'histoire valencienne, passé en 1244 ou 1245 entre l'infant Alphonse, fils du roi Jacques Ier, et un chef musulman de la région de Denia connu sous le nom d'« Al-Azraq ». Il est complété par un appendice sur le *Llibre dels Feyts,* la grande chronique autobiographique du même roi Jacques dit « le Conquérant », et la transcription d'une trentaine de documents, pour la plupart inédits, concernant l'histoire valencienne au XIIIe siècle.

Le P. Burns a rassemblé cet ensemble d'études portant, comme on le voit, sur des thèmes très différents de l'histoire valencienne au XIIIe siècle, autour d'une idée centrale : la symbiose sociale qui se réalise dans la région levantine, au lendemain de la conquête chrétienne, du fait de la coexistence dans le royaume nouvellement créé par la monarchie aragonaise, des trois populations chrétienne, musulmane et juive. Plusieurs des travaux présentés avaient été publiés antérieurement sous forme d'articles, mais ils ont été largement révisés, actualisés et complétés pour s'intégrer à ce recueil où l'on trouvera par ailleurs des apports nouveaux, comme ceux qui concernent la piraterie ou les familles juives de la Valence médiévale. Je ferai ressortir tout particulièrement l'intérêt de la mise au point concernant l'arabisation linguistique des mudéjars de Valence, en contraste marqué avec la thèse encore trop répandue dans l'historiographie valencienne selon laquelle les musulmans auraient parlé dans la vie courante un hypothétique dialecte « roman » dérivé du bas latin parlé dans le pays à l'époque de la conquête musulmane du VIIIe siècle, langue « populaire » qui se serait conservée parallèlement à l'arabe (« langue de culture »), et dont le valencien actuel — qui est en réalité une variété du catalan importé par les conquérants chrétiens — serait la continuation. Suggestives aussi sont les pages sur l'attitude de la Chrétienté du XIIIe siècle en ce qui concerne le problème de la conversion des musulmans, ou celles consacrées aux rapports entre l'entreprise de conquête de Valence et la politique aragonaise en France méridionale.

L'essentiel du livre, cependant, réside dans le long chapitre introductif où le P. Burns défend, sur l'histoire valencienne de l'époque de la reconquête, la position qu'il avait adoptée dans ses ouvrages antérieurs, position que j'avais jugée trop marquée par l'influence d'une historiographie locale et nationale (espagnole) à mon avis exagérément « continuiste » quant à la persistance de structures héritées de l'époque musulmane, et « optimiste » quant à la conservation des traits

BCAI 3 (1986) R.I. Burns: Muslims, Christians and Jews in the Crusader Kingdom of Valencia, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

spécifiques de la société mudéjare. On trouvera dans ces pages une réponse longuement argumentée à ces critiques, où se trouvent posés très utilement plusieurs des problèmes que l'historien qui s'intéresse à l'étude comparée des sociétés musulmane et chrétienne dans la péninsule ne peut éluder, comme celui de la terminologie. Le chercheur concerné par des problèmes touchant aux institutions et aux faits sociaux musulmans doit-il ou peut-il se passer d'une terminonologie et de concepts empruntés à l'histoire occidentale?

Au total, un ouvrage que j'ai lu avec un intérêt particulier dans la mesure où il touche à des débats historiographiques en cours dans lesquels je me trouve impliqué, mais qui, je crois, est susceptible d'apporter un dense volume de faits et de thèmes de réflexion à tous ceux qu'intéresse l'histoire des relations entre musulmans et chrétiens au Moyen Age et, d'une façon plus générale, celle des sociétés méditerranéennes.

Pierre GUICHARD
(Université de Lyon II)

E. ASHTOR, *Levant trade in the later Middle Ages*. Princeton, Princeton University Press, 1983. XI + 577 p. Appendices, Bibliographie, Index.

Parmi les nouveaux facteurs introduits dans l'histoire du Levant à l'époque des Croisades, un des plus importants a été l'ouverture de la région au grand commerce maritime européen, et en particulier à celui des villes italiennes, qui ont soutenu l'effort militaire des Croisés justement dans ce but. La chute de la ville de St. Jean d'Acre en 1291, le dernier bastion de la Chrétienté en Terre Sainte, aux mains des Mamluks, annonce non pas l'interruption de ce commerce, mais au contraire, une époque de croissance sans précédent. Le dernier ouvrage du Professeur Ashtor est une étude qui suit chronologiquement le développement et les vicissitudes de ce commerce à partir de 1291, tout au long des 14e et 15e siècles, jusqu'à la conquête de l'Egypte par les Ottomans. Avec ce livre, fruit de longues années de patientes recherches dans les archives des villes marchandes de l'Europe du Sud et notamment Venise, l'auteur voulait compléter par les sources européennes l'histoire de l'économie des pays musulmans, qu'il a longuement étudiée à partir des sources arabes. En effet la documentation utilisée — correspondance et registres du Sénat, comptes de marchands, documents des archives privées de familles ou publiques des villes, registres de tribunaux et surtout actes de notaires — est du genre qui fait toujours défaut à l'historien de l'Islam.

L'auteur commence par expliquer les facteurs qui, en Europe, ont contribué à la pénétration des marchandises et des marchands européens au Levant à la fin du 13e et au début du 14e siècle : la croissance démographique, l'agrandissement des villes, la demande plus forte de produits de consommation, les nouvelles techniques de navigation, expliquent tous pourquoi le commerce des épices de l'Inde, du coton, du lin, de la soie, de l'alun et d'autres produits du Levant bénéficie des prix avantageux sur les marchés européens. Même si le volume de marchandises échangé n'a pas encore l'importance des périodes plus tardives, l'exportation des matières premières du Levant signale le début de la dépendance des industries du textile européen, surtout celle du coton envers la Syrie Mamluke.

BCAI 3 (1986) R.I. Burns: Muslims, Christians and Jews in the Crusader Kingdom of Valencia, recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net